La vache n’est pas le tueur de climat qu’on croit!

De l’exploitation durable des pâturages dans l’élevage des bovins et apparentés et de son importance pour la nourriture dans le monde, le bien-être des animaux et le climat

Exposé de Dr Anita Idel, med.vet, médiatrice dans la direction de projet Santé animale et agro-biodiversité, Berlin, à l’occasion du 13e congrès de la Protection Suisse des Animaux PSA sur les animaux de rente « Protection des animaux de rente, hier, aujourd’hui et demain », le 21 avril 2011 à Olten.

Où est le rapport entre la catastrophe nucléaire au Japon, la marée noire dans le Golfe du Mexique et la vache ? La croyance insensée en une croissance quasi illimitée et en une énergie soi-disant bon marché stimule l’industrialisation. Qu’il s’agisse de l’irradiation, de la pollution par le pétrole ou du changement climatique, les coûts occasionnés par les dégâts de cette idéologie de la croissance continuent d’être largement externalisés – et l’on impose l’énergie nucléaire à coups de milliards comme une «alternative propre» aux carburants fossiles. En ce qui concerne les dégâts provoqués par l’agriculture intensive, les pollueurs ne sont pas non plus les payeurs: cela vaut pour la souffrance de millions d’animaux comme pour la surconsommation d’engrais, l’empoisonnement et le compactage des sols, et l’érosion qui détruisent la fertilité des sols de la planète et favorisent le changement climatique. Mais un absurde débat sur le méthane nous détourne de ces problèmes et nous empêche d’aborder les potentiels gigantesques de systèmes de pâturages durables...

Le vrai problème, c’est les quantités excessives

Dans la discussion sur le changement climatique, on a perdu de vue depuis longtemps déjà que ce ne sont pas en soi les gaz présents dans l’atmosphère qui sont problématiques. Sans ces gaz, ni les plantes, ni les animaux, ni les microorganismes ne pourraient vivre. Le problème, c’est leurs quantités excessives - la libération croissante de ces gaz, provoquée par les hommes depuis le début de l’ère industrielle, a conduit à leur accumulation gigantesque dans l’atmosphère.

En effet, l’industrialisation est liée à l’utilisation de l’énergie provenant des carburants fossiles. Ces carburants sont eux-mêmes générés par l’énergie solaire qui fixe par photosynthèse le carbone contenu dans le gaz carbonique (CO2) de l’atmosphère dans la masse végétale, en surface et en sous-sol. Ce processus de transformation s’est effectué au cours de millions d’années et le carbone s’est accumulé sous forme de pétrole, de gaz ou de charbon dans le sol. Leur combustion entraîne le retour des gaz dans l’atmosphère dans un temps relativement rapide, sous une forme en partie modifiée.

Comme pour d’autres secteurs de l’économie, les ressources en énergie fossile constituent, pour l’agriculture aussi, le moteur de l’industrialisation. Les réserves de CO2 sont libérées par la combustion de carburants fossiles, mais aussi du fait du déboisement des forêts tropicales et de la transformation brutale de prairies en terres cultivées.

Nous avons d’une part l’idée que les réserves d’énergie seraient illimitées - alliance de l’énergie fossile et de l’énergie nucléaire - et, d’autre part, la possibilité de produire, depuis la fin des années 60, des engrais azotés synthétiques grâce au procédé Haber-

Bosch. Cette possibilité a conduit à penser que le sol et sa fertilité n'auraient aucune importance, ce qui est faux.1 A cause de cette fatale erreur d'évaluation, on se représente de manière chimérique une sorte d'agriculture conçue comme un perpetuum mobile. Cette idée prévaut dans la recherche agronomique et la formation des agriculteurs. Fort de cette croyance, on a encouragé l'épandage d'engrais synthétiques azotés et cela va continuer. Ainsi la production de nourriture dépend dramatiquement d'une énergie dommageable au climat et de synthèses chimiques. Depuis 1960, l'emploi d'engrais azotés a augmenté de plus de huit fois.

Une perception limitée aux émissions de gaz

La fiction du perpetuum mobile et l'externalisation des coûts ne sont pas les seuls facteurs qui déforment notre perception et provoquent des conséquences fâcheuses. En outre, la conception industrielle qui ne prend en compte que les émissions de gaz fait obstacle à un débat sensé sur le climat, et, partant, sur le développement de l'agriculture. Mettre sur le même plan l'agriculture et les autres domaines de l'économie a des conséquences fatales. En effet, on les considère uniquement comme des causes, c'est-à-dire comme des émetteurs de gaz à effets de serre, si bien que leur impact sur le climat peut se calculer en additionnant les émissions. Ainsi 250 kilomètres effectués en petite voiture sur une autoroute auraient un impact sur le climat équivalant à la production d'un kilo de viande de bœuf.

L'agriculture – contrairement au trafic routier par exemple – ne peut être évaluée qu'en termes de bilans. Ce qui est décisif, c'est le système : plus l'agriculture est intensive, plus la quantité de gaz libérée est importante – en revanche, plus elle est durable, plus le potentiel de stockage du gaz carbonique est important. Chaque tonne supplémentaire de carbone stockée dans le sol décharge l'atmosphère de 3,67 tonnes de CO2. Encourager ce cycle exige des mesures tout autres qu'un effort visant uniquement à éviter les émissions de gaz.

Et là, les bovins et leurs parents ruminants jouent un rôle tout à fait déterminant. D'une part, parce que, en tant qu'herbivores, ils ne sont pas en concurrence sur le plan de la nourriture avec nous, les humains, et d'autre part, parce que, dans une économie de pâturage durable, ils contribuent à ce que le carbone reste stocké sous le pâturage et même peut y être encore augmenté.

Le gaz hilarant – 296 fois plus nuisible au climat que le CO2

C'est incontestable, tous les ruminants émettent du méthane et ce gaz est 25 fois plus nuisible au climat que le CO2. Mais ce ne sont pas les vaches en elles-mêmes qui constituent un problème pour le climat : les 50 millions de bisons qui paissaient encore jusqu'au 19è siècle dans les prairies de l'Amérique du Nord nuisaient aussi peu au climat que les millions de bisons d'Eurasie, les aurochs ou les gnous africains. Le problème, c'est l'agriculture gourmande en énergie qui pratique la monoculture et utilise des engrais synthétiques. C'est ce type d'engrais qui est la cause des émissions agricoles les plus nuisibles au climat. En effet, deux à trois pourcents de l'engrais sont transformés en gaz hilarant libéré dans l'atmosphère. Or le gaz hilarant est 296 fois plus nuisible au climat que le CO2.

---

[1] Procédé Haber-Bosch : $N_2 + 3\ H_2 = 2\ NH_3$ {diazote gazeux (N_2), hydrogène (H), ammoniaque (NH_3)}.

En outre, nourrir la vache, que la nature a créée pour digérer l'herbe, avec des céréales, du maïs et du soja fait d'elle un concurrent sur le plan de la nourriture. Plus de 60 pourcents des protéines consommées dans l'agriculture de l'Union européenne, proviennent des pays du sud. Rien que les surfaces arables dévolues à la production du soja destiné à la nourriture pour animaux importé en Allemagne représentent environ deux millions d'hectares. Pour préserver le climat, il faut donc mettre au pilori les importations de nourriture pour animaux et l'engrais azoté, peu coûteux parce que produit avec une énergie subventionnée, car elles sont la cause de la déforestation de la forêt tropicale et des émissions de gaz hilarant.

Des fermes au lieu des usines agricoles

L'Evaluation internationale des sciences et technologies agricoles pour le développement (IAASTD) résume bien la situation: des changements s'imposent. Cela vaut pour la gestion des ressources – les ressources en énergie, les sols, l'eau et la diversité biologique. L'UE est dépendante et génère, avec ses importations de nourriture en provenance des pays du sud, des excédents en viande et en produits laitiers dont l'exportation menace et détruit à son tour les marchés locaux et l'existence des petits paysans. En Allemagne, nous consommons deux fois plus de viande que la moyenne mondiale. Depuis longtemps déjà, les animaux de rente ne sont plus considérés comme des individus, nous ne les percevons plus que sous forme de kilos, voire de tonnes, ainsi que leurs produits – lait, viande et œufs.

Ce que l'Evaluation internationale des sciences et technologies agricoles pour le développement considère comme un problème, l'agriculture industrialisée le prône comme une solution: intensification croissante, avec des animaux et des semences à fort rendement. Tout cela exige de l'énergie nuisible au climat ou dangereuse ainsi que des engrais synthétiques – aux dépens de la fertilité du sol, de la santé animale, végétale et au bout du compte humaine. A côté de la souffrance animale et des dégâts sur l'environnement, les conséquences sont aussi de nature sociale puisque des êtres humains sont rejetés.

Suffisance alimentaire - les potentiels de l'agriculture à faibles intrants

Alors que les nations industrielles prônent un plan d'action depuis des décennies afin d'apporter un soi-disant progrès, il faut à l'avenir envisager de changer radicalement de modèles: survivre en paix exige une politique de «suffisance» - une agriculture à faibles intrants et un comportement des consommateurs correspondant - une politique orientée vers une utilisation juste et durable des ressources. Etant donné le problème de la faim dans le monde, de la souffrance de millions d'animaux et de la menace qui pèse sur les écosystèmes et le climat, le nombre des animaux et la consommation de viande doivent s'orienter selon la disponibilité du fourrage. Et non le contraire.
En ce sens, l'agriculture durable peut minimiser les risques et les dégâts et maintenir durablement les rendements, voire les augmenter. Avant tout, il faut réduire l'utilisation des ressources fossiles accumulées sur des millions d'années par l'énergie solaire. L'énergie solaire directement disponible doit bien plutôt être utilisée pour les plantes.2

---

[2] Dans notre 21e siècle technologique, on a tendance à associer ce concept du *stockage de l'énergie solaire* aux cellules photovoltaïques plutôt qu'au stockage naturel biologique dans les plantes: l'énergie que nous consommons en mangeant est aussi de l'énergie stockée.

Non seulement pour éviter au maximum la libération catastrophique de gaz nocifs au climat, mais aussi pour augmenter à long terme la fertilité des sols et, par là, assurer la nourriture de la planète.

Grasslands of the World – les potentiels de la gestion durable des pâturages

Au lieu de continuer à pratiquer une industrialisation dévoreuse d'énergie, il faut donc que la recherche agronomique et la politique agraire se focalisent sur les potentiels d'une agriculture et de pâturages à faibles intrants pour nourrir la planète. 40 pourcents des surfaces du monde ne peuvent être cultivés. Ces pâturages durables - prairies humides, alpages, steppes et savanes - constituent les plus grandes sources de protéines sur terre et sont, avec les mers, les plus grands réservoirs de carbone. Plus la couverture herbeuse est importante, plus le sol est protégé de l'érosion et plus on évite les pertes de carbone. Totalement sous-estimées, les prairies sont presque toujours absentes des débats sur l'avenir de notre planète. Cela pourrait changer. Il faut que cela change.
Au contraire de tout autre type de production, l'agriculture et la sylviculture ont le potentiel de limiter les changements climatiques. Mais l'empreinte écologique, développée pour la production industrielle, n'illustre pas cela: en effet, elle ne comptabilise que les émissions, et ne prend pas en compte les entreprises qui ont une économie durable, pas plus que la civilisation pastorale qui, ensemble, contribuent, en enrichissant les sols en humus, à l'amélioration de leur fertilité et ainsi au rétablissement du climat.
Les pâturages sont apparus en co-évolution avec les herbivores. C'est la mise en herbage durable avec les vaches et consorts qui constitue le plus haut potentiel agricole pour le stockage du carbone dans le sol. Les herbivores peuvent augmenter la fertilité des sols tout en dépolluant l'atmosphère de ses gaz à effet de serre CO2, et ce, sur le long terme. Exploités de manière durable, les herbages enrichissent, au cours des années, la biomasse, également dans le sol, à commencer par la biomasse des racines. Peu à peu, une partie des racines meurt et, la terre vivante les transforme en humus en même temps que d'autres plantes mortes. Des (micro) organismes du sol - comme les vers de terre et les bactéries - peuvent ainsi, à leur tour, augmenter la teneur en humus. C'est pourquoi les racines d'aujourd'hui constituent en quelque sorte l'humus de demain. Pour chaque tonne d'humus supplémentaire, c'est 1,8 tonne de CO2 qui est retirée de l'atmosphère.
Ainsi, aujourd'hui encore, les bovins et leurs parents ruminants peuvent contribuer, eux aussi, en transformant génialement l'herbe comme c'est la vocation de leur espèce, à augmenter la fertilité du sol et à limiter le changement climatique. A condition de les laisser faire...

Ce texte contient sous forme abrégée des extraits du livre
Anita Idel: Die Kuh ist kein Klima-Killer. Wie die Agrarindustrie die Erde verwüstet und was wir dagegen tun können (La vache n'est pas un bousilleur de climat. Comment l'industrie agricole dévaste la terre et ce que nous pouvons faire pour lutter contre). 210 pages. Metropolis-Verlag 2010